

# Covid-19 Ad memoriam

## Fragments pour les mémoires

Laëtitia Atlani-Duault



# Covid-19 Ad memoriam

## Fragments pour les mémoires

Laëtitia Atlani-Duault

Dessins de Plantu  
Photographies d'Olivier Foulon

Cette pandémie a constitué, pour beaucoup d'entre nous, une rupture anthropologique, un moment de basculement personnel et collectif. Nous avons tous ressenti, à des degrés divers, une forme de sidération, comme si notre monde avait soudain changé de visage. Cette rupture a été vécue différemment selon les personnes, les contextes, les pays, et elle a laissé des traces profondes, comme on le constatera au fil des pages.

Ces expériences, si variées soient-elles, révèlent des solidarités inattendues, mais aussi des lignes de fracture. Elles montrent comment, dans les failles des réponses institutionnelles, des solidarités locales et des initiatives individuelles ont maintenu des formes de cohésion. Des voisins se sontentraîdés, des familles se sont rapprochées, des communautés ont improvisé des solutions. Mais dans le même temps, la pandémie a accentué les inégalités, et les témoignages recueillis l'expriment avec une clarté particulière. Le virus, discriminant par nature, a frappé bien davantage les personnes les plus vulnérables, notamment en raison de leur âge ou de leurs conditions socio-économiques. Les règles de gestion de crise, appliquées uniformément au nom de l'égalité, ont bien souvent aggravé les disparités existantes, et il est urgent de réfléchir à des réponses plus équitables pour l'avenir, où l'attention aux plus fragiles devrait être une priorité.

Quand la crise du Covid-19 a éclaté, la nécessité de collecter les traces de ce que nous étions en train de vivre, un moment

ô combien singulier, m'est apparue comme une évidence. Pas seulement les récits extraordinaires, les actes héroïques, les grandes décisions, mais aussi la mémoire de nos quotidiens bouleversés. Dès mars 2020, j'ai donc fondé, avec l'aide d'une équipe partageant cette même conviction et désireuse de s'investir dans une aventure unique, l'Institut Covid-19 Ad Memoriam. L'enjeu, simple mais ambitieux, étant de réunir, d'archiver et d'analyser les traces et les témoignages, qu'ils soient ordinaires ou exceptionnels, individuels ou collectifs, et cela durant la crise, à chaud, et non *a posteriori* comme cela se fait souvent dans les projets mémoriels. Pour cette collecte, nous avons eu recours à tous les instruments à notre disposition, qu'ils relèvent d'enquêtes de terrain, d'archives ou encore d'outils numériques, en nous intéressant à la très large palette de discours produits lors de cette crise.

Pour ce livre, j'ai choisi de puiser dans trois des corpus de témoignages les plus inédits et les plus originaux : ceux qui m'ont été confiés par les Français pour donner à saisir leurs expériences de vie en ce temps de pandémie ainsi que leurs objets du quotidien associés à celle-ci et qui ont été envoyés au musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (Mucem), à Marseille. Pour réunir ces témoignages, j'ai créé une plateforme numérique de collecte d'histoires de crise dédiée à la pandémie. Pour la nourrir, des appels ont été lancés auprès de la population française afin que tous ceux qui le désiraient – et pas

seulement les experts proclamés ou autoproclamés de la pandémie – puissent partager avec leurs concitoyens et, surtout, léguer aux générations à venir ce qui, pour eux, constituait leurs mémoires de la pandémie. De très nombreux témoignages m’ont ainsi été confiés. Ce livre entend les faire découvrir grâce à une sélection que je crois assez représentative de leur grande diversité.

Ces témoignages s’entrecroisent, au fil des pages qui suivent, avec le second corpus, celui des objets du quotidien que le Mucem a collecté à la suite de son appel à don mémoriel et généreusement mis à ma disposition, objets qui ont été photographiés par Olivier Foulon. À ces deux corpus s’ajoute un troisième, avec les dessins que m’a très aimablement confiés Plantu et qui, réalisés en 2020 et 2021, ont recouvert les murs des hôpitaux publics du pays, et dont se souviendront tous ceux que la vie, ou la mort, a amenés dans ces lieux de soins.

Ces photos et dessins ne cherchent pas à illustrer les témoignages écrits mais à stimuler autrement le lecteur. Car c’est bien de cela qu’il s’agit : cet ouvrage doit d’abord contribuer à un travail de mémoire individuelle et collective, en illustrant la variété des expériences vécues, en ravivant également nos propres expériences, parfois enfouies.

Contrairement à d’autres pays, la France n’a pas engagé de travail de retour d’expérience en profondeur sur la gestion de cette crise, ni prévu pour le moment de journée d’hommage

et de commémoration pour les victimes de la pandémie. Se perpétue un récit qui met en avant le rôle de l’État dans la gestion de la crise, sans en questionner le bien-fondé, ni les effets. Un récit qui invisibilise le rôle de nombreux autres acteurs, à commencer par les professionnels de santé, les métiers dits essentiels, mais aussi les associations, les collectivités territoriales, ou encore les communautés religieuses. Or, pour se préparer aux crises à venir, il est nécessaire de tirer toutes les leçons de celle que nous venons de traverser à l’échelle de la société dans son ensemble.

Un hommage, et ce livre en est un à sa manière, est aussi une façon d’exposer comment des individus et des groupes ont su faire preuve d’initiative dans un moment de tension majeure et nouer des formes de coopération inédites, sans forcément attendre de l’État qu’il s’engage ou organise la réponse. Cet ouvrage montre aussi que la pandémie n’est pas terminée, du moins pas pour tout le monde. Si nous avons appris à vivre avec le virus, si nos services hospitaliers ne sont plus débordés par ses méfaits, si les principales mesures prises durant la pandémie font partie du passé, il n’en demeure pas moins que s’expriment encore aujourd’hui des formes de désespérance et de souffrance sociale qui ne concernent pas que les familles endeuillées, voire de souffrance physique pour les personnes souffrant d’un Covid long.

Cette crise a laissé des marques profondes, elle a fait des morts, creusé les inégalités, sacrifié des étudiants, des professionnels et

des malades, elle a parfois laissé un arrière-goût amer à tous ceux qui, applaudis tous les soirs au printemps 2020, ont été rejetés dans l'anonymat et des conditions de travail plus difficiles qu'avant. Si cette crise a nourri d'incroyables élans de solidarité dans toute la société, elle a aussi fait des victimes, et pas seulement celles qui furent directement liées au virus. Ses effets ne sont pas tous derrière nous et nous vivons encore ses effets différés.

Ce livre est une contribution à ce travail de mémoire. Se souvenir est une forme de contre-don, certes symbolique, mais qui est une manière de remercier et plus encore de reconnaître – au sens fort du terme – la valeur des efforts consentis par nous tous, qui sommes parvenus à faire tenir notre société.

Il rejoint les actions entreprises par des collectivités locales, associations et lieux de culte, en attendant qu'une journée nationale d'hommage et de commémoration soit enfin instaurée, qui tarde à voir le jour en France, malgré des appels répétés de beaucoup d'entre nous. La pandémie ayant été un phénomène global, pourquoi, de plus, ne pas créer une journée internationale Covid-19, sur le modèle onusien de ce qui se fait pour nombre de sujets phares ?

Pourquoi les commémorations des épidémies (que l'on pense à la grippe espagnole, au sida – malgré tous les efforts des associations de lutte – et aujourd'hui au Covid-19) sont-elles si difficiles à mettre en œuvre pour les pouvoirs publics, alors même qu'elles tendent à se multiplier quand il s'agit de commémorer les guerres ? Je formulerai ici volontiers l'hypothèse que les commémorations des conflits armés entendent mettre à l'honneur des figures héroïques, incarnations d'une nation forte, alors que commémorer des épidémies mortifères, et leurs cortèges de victimes, ne ferait que nous rappeler nos faiblesses.

La pandémie de Covid-19 aura été pour nous tous un événement marquant, comparable à certains égards à ce qu'ont pu être les guerres du vingtième siècle. Ne pas la commémorer reviendrait à la banaliser, sans nous donner la possibilité d'en partager collectivement la mémoire.

Laëtitia Atlani-Duault



Comme beaucoup de Français je voyais et écoutais les médias annoncer l'arrivée d'un nouveau virus venant de Chine sans trop y croire. Ça paraissait tellement incroyable ce qu'il s'est passé en Chine, nous n'étions pas préparés à ce qui devait suivre. Je n'oublierai jamais la journée du 25 mars 2020 où je suis tombé malade subitement la nuit, le jour où tout a basculé vers l'inconnu. Vivant seul à Paris, dans un appartement, j'ai vécu les pires moments de mon existence, après trois jours couché, j'ai reçu la visite d'un SOS Médecins habillé en cosmonaute qui me pronostique peut-être que j'ai le Covid-19,

## Tomber malade

sans certitude. À l'époque il n'y avait aucun test, pas de masques et les urgences étaient pleines à craquer. Je suis resté couché cinq jours sans bouger et manger. Dix jours d'arrêt de travail. Début juin 2020, j'avais un scanner de programmé pour une autre pathologie et quand le résultat est tombé, le radiologue m'a informé, vu l'état de mes poumons, que j'avais bien eu le Covid-19, confirmé par un test sérologique. Depuis mars 2020 j'ai perdu vitalité, force. C'est une longue galère et personne ne comprend ce que l'on ressent...



Héros 1

Quand je suis tombée malade, le virus a eu le temps de progresser. On me demande un numéro de téléphone d'une personne à prévenir et je pense à mon fils de 22 ans qui est à ce moment-là chez son oncle à Melun. Il doit rester là-bas, c'est mieux pour lui me dis-je, même s'il est la personne que je veux voir le plus à ce moment-là. Je donne celui de mon mari et j'apprends entre-temps que mon frère et ma mère sont transférés au SMIT (service des maladies infectieuses et tropicales) et non en réanimation (ils sont tous les deux grabataires, elle, à cause de son état et de son âge, lui de son lourd handicap). Je m'inquiète. En réa, j'ai mon portable avec moi. Je suis sous plusieurs dizaines de litres d'oxygène par jour avec lunettes et masque. Au bout de 48 heures, je reçois un appel de l'hôpital où ma mère est suivie depuis son AVC ; je suis sa référente dans son dossier médical ainsi que pour mon frère. Un médecin me dit qu'on peut voir ma mère si on le souhaite car son état s'aggrave malgré les 60 litres d'oxygène par jour, elle désature très vite. Je suis désespérée et lui dis que je suis moi-même en réanimation. Il ne savait pas, bien sûr. Je demande à voir ma mère car j'ai peur qu'elle meure sans pouvoir la revoir vivante. Le service refuse catégoriquement car mon état est trop grave. Il faudrait me bouger, aller dans un autre bâtiment extérieur et cela comporte des risques. Le stress fait monter ma tension, je suis accablée par la douleur, par la peine. Mes frères débarquent dans le service et me demandent au téléphone si je ne peux vraiment pas venir. Ils font un WhatsApp avec ma mère qui est inconsciente et là je décide d'insister auprès du médecin, qui contacte le

chef de service, qui finit par accepter, mais sous certaines conditions. Je ne dois pas marcher, être protégée de la tête aux pieds et sans rupture d'oxygène. J'y vais sur fauteuil roulant, reliée à une bouteille d'oxygène, un cathéter et complètement couverte. Arrivée au SMIT, je rentre dans la chambre de ma mère, mes frères et mon mari sont présents autour d'elle. Mon mari lui récite des prières, je lui prends la main et lui parle. J'ai du mal à parler, je me fatigue très vite. Au bout d'une quinzaine de minutes, elle ouvre les yeux, regarde autour d'elle et dit : « Vous, là, mes enfants ! » Moi si pudique avec elle, je lui dis que je l'aime, qu'on a besoin d'elle et je lui embrasse péniblement la main car gênée par les fils de la bouteille d'oxygène et du cathéter. Mon temps accordé arrive à sa fin et en repartant je demande à l'aide-soignant qui pousse le fauteuil roulant s'il peut m'accorder une faveur. Je lui dis que mon frère handicapé dont je suis la cotutrice avec ma mère est hospitalisé dans le même service et est gravement malade. Je l'informe que ni lui ni ma mère ne sont au courant de leurs hospitalisations respectives. Il va deux minutes se renseigner auprès d'une collègue qui lui montre sa chambre. Il revient vers moi, me dit : « Ok, mais ça reste entre nous car je n'ai pas le droit. » Je rentre dans la chambre, je le vois les yeux ouverts vers le plafond, si petit, si frêle. Je l'appelle péniblement, « No, No », avec une pose entre chaque syllabe, il reconnaît ma voix, il écarquille les yeux et tend sa main vers moi. Depuis plusieurs jours qu'il est là, c'est la première fois qu'il entend une voix familière.



## Changements de goût

Depuis que j'ai attrapé le Covid, en novembre 2020, certains aliments n'ont plus le même goût... La fatigue est partie mais les changements de goût sont restés, le céleri m'est devenu insupportable.

# Tracing



© Plantu

Il y a pire  
ailleurs, je sais

Confinement. Temps gris au-delà de nos  
rivages. Temps gris sur le caillou. Enfermé.  
Cloîtré sur l'île. Aucune sortie possible  
au-delà du lagon... il y a pire ailleurs. Je sais.



## Partages et confinement

La vie  
n'était pas  
totalement  
finie

J'ai 12 ans, presque 13, j'en avais 11 lors de l'annonce du confinement. J'étais en cinquième. On écoutait le discours du président avec mes parents et mes deux petites sœurs, nous avons appris que les écoles allaient fermer. Nous qui, une semaine avant, allions manifester contre la réforme des retraites tous les cinq et qui, lorsque nous discussions avec des amis, rigolions de ce virus qui était en Chine et qui obligeait ce pays à se confiner, ce serait bête que cela nous arrive, disait-on. Mais ça nous est arrivé, cette crise m'a fait grandir, j'ai utilisé plus l'informatique, j'ai réfléchi et j'ai découvert que la vie n'était pas toute rose. Il y a eu des hauts et des bas mais lorsque nous voyions les gens applaudir les soignants le soir à leur balcon, ça allait mieux, la vie n'était pas totalement finie.



C'était difficile de suivre les cours et les devoirs, même si mon école a géré les cours en ligne super bien. J'ai compris ce que c'était de travailler seul et en autonomie sur mon lit, ce qui peut être vu comme une qualité pour certaines études, mais plusieurs semaines sans voir les profs et les camarades de classe, ça fatigue...

Travailler seul,  
en autonomie  
sur mon lit

# Ne pas pouvoir tenir cette main qui m'avait si souvent accompagnée

Je viens d'avoir 60 ans et ma grand-mère de 101 ans est décédée en avril 2020 durant le confinement. Mamie avait fêté ses 100 ans en septembre 2019. Elle vivait dans un Ehpad depuis douze ans. Elle avait fait le choix de rentrer dans une structure alors qu'auparavant elle vivait chez mes parents entourés des siens. Notre famille est restreinte mais soudée, Mamie avait la visite de sa fille unique, ma mère, tous les deux jours et venait à tous les repas de famille. Nous avions une Mamie aimée et aimante, joyeuse et pleine de gentillesse. Elle a dû, comme toutes les personnes âgées en établissement, être isolée, rester dans sa chambre et ne plus recevoir les siens. Seules les communications téléphoniques étaient permises. Le 19 mars, l'infirmière nous informe que Mamie avait fait un AVC et que ses jours étaient en danger, qu'il fallait nous préparer à un départ plus ou moins rapproché. Nous n'avions pas le droit d'aller auprès d'elle. Cette journée fut longue et pleine d'angoisse... Le soir l'infirmière nous a permis de lui parler au téléphone, Mamie émettait quelques petits sons... elle nous entendait... Les journées passaient, au rythme des appels et des vidéos. Au bout de huit jours, après négociations auprès du directeur de l'établissement, ma fille et moi-même avons obtenu l'autorisation d'une

visite de quinze minutes chacune. Chacune notre tour, nous sommes allées dire au revoir à notre Mamie que nous chérissions tant. Ma fille, juste enceinte de son deuxième enfant, a confié à son arrière-grand-mère qu'elle avait la vie en elle, Mamie était la première personne à le savoir. J'ai su bien après qu'elle avait eu une réaction, bien qu'elle avait perdu l'usage de la parole. De mon côté, j'ai pu lui redire tout l'amour que j'avais pour elle et lui tenir la main... pas assez longtemps, puisque je lui avais fait la promesse d'être auprès d'elle pour le grand voyage. La semaine suivante, Mamie s'accrochait toujours à la vie, elle était là... J'ai donc sollicité une deuxième visite, que l'on m'a refusée, je devais attendre la disponibilité du personnel pour organiser la visite (mise à disposition de l'équipement, charlotte, gants, blouse...) et présence d'une infirmière. Le protocole était alors draconien ! Le directeur m'autorisait ainsi qu'à ma fille une visite le lundi de la semaine suivante. J'étais à mon travail, j'avais demandé à mon employeur de me libérer une heure pour ce rendez-vous avec Mamie quand j'ai reçu un appel me disant que Mamie était décédée. J'ai alors réagi vivement au téléphone... J'étais outrée que l'on ne m'est pas appelée pour être auprès d'elle, pour lui tenir cette main qui m'avait si souvent accompagnée.



Masque



© Plantu

À chaque fin de vague, il faut de l'insouciance. Cependant, parmi les Français, il existe un petit groupe de 250 000 personnes que j'appellerai les immuno-ramollos, dont je fais partie. Pourquoi ne pas dire immunodéprimés, c'est plus chic. Mais justement je suis scientifique et même – c'est un comble – immunologiste, je me permettrai donc cette familiarité dans la définition de notre groupe. En raison de maladies variées ou de leurs traitements (transplantation, maladies auto-immunes, cancer, déficit immunitaire...), ils sont à risque de développer une forme grave de Covid, même avec le virus omicron et quatre doses de vaccin, car ce dernier n'a pas d'effet protecteur. Leur taux de mortalité après une infection au virus omicron est important. Alors, cette courbe d'incidence, ils la regardent

## Immuno-ramollos

tous les jours car ils devront attendre encore un moment avant de sourire. Et surtout de sortir. Terrés chez eux, suspicieux de leur entourage familial, passés du statut de réconfort à celui, insupportable, de danger potentiel, peu compris par les amis non instruits sur ces maladies rares et complexes. En plus de leur maladie initiale souvent chronique et sévère, ils doivent supporter cette épée de Damoclès de Covid sévère et mortel. Et ils tentent avec obsession de ne pas rencontrer le virus. Ils ne rencontrent donc plus personne, les liens sociaux physiques se rompent. Quant à moi ? Je subis l'angoisse et la dompte mal. Je comprends la maladie, c'est mon métier. Je télétravaille fort bien. J'exècre le fait que mes petits-enfants soient de potentiels et perpétuels ennemis. Une immunologiste immuno-ramollo...